

Traduction du texte « *Quand ça change la condition de la femme, le monde change* » -
dans un recueil d'essais d'Anne Marie Pelletier

par Lucetta Scaraffia

8 octobre 2018

Quand la condition de la femme change, le monde change : c'est ainsi qu'Anne-Marie Pelletier écrit dans le petit mais épais livre « Une foi au féminin » (Bose, Qiqajon, 2018, pages 96, euro 10) qui comprend quelques essais publiés par elle sur le thème « femmes et Eglise ». En fait, son regard sur la question est très large et ne se limite pas à dénoncer l'absence manifeste de femmes dans l'institution aux niveaux consultatif et décisionnel, mais à en approfondir leurs causes et leurs conséquences.

Parmi les causes culturelles, elle en dénonce une qui est rarement évoquée: dans la parole prophétique, on trouve un recours fréquent à la métaphore nuptiale, ce qui explique tout type d'alliance avec l'expérience de la vie conjugale. Mais le parallèle entre Dieu et Israël et entre l'homme et la femme suggère une affinité entre le masculin et Dieu, confirmant le premier dans les privilèges du pouvoir. En revanche, l'utilisation de métaphores féminines pour indiquer le peuple favorise l'enracinement du féminin dans le registre de l'humanité sujette à la culpabilité, car de nombreux épisodes d'infidélité lui sont attribués. Même l'Eglise, lorsqu'elle se révèle pécheresse, se voit présentée avec deux images liées à la femme, adultère et prostituée. De cette manière, la conviction que la femme est faible, plus facile à induire en erreur, se propage de manière subtile et qu'il est donc approprié de ne pas la considérer comme capable de couvrir des rôles faisant autorité.

Cette opinion négative coexiste également avec un usage ecclésial de reconnaissance des grands mérites pour l'éternel féminin, à commencer par le "génie féminin", une attitude qui éloigne la véritable reconnaissance des qualités concrètes de la femme.

Sur le thème du sacerdoce, Pelletier a depuis longtemps affirmé qu'il ne fallait pas tomber dans le piège idéologique de demander le sacerdoce féminin, comme s'il ne s'agissait que de l'égalité des carrières pour garantir l'égalité entre les sexes, alors que la différence entre les hommes et les femmes ne devrait pas être différente, nécessairement considérée comme une différence au sens hiérarchique, même si cela se produit.

Pour l'intellectuelle française, le sacerdoce ordonné doit être radicalement repensé à travers une réévaluation du sacerdoce baptismal, évitant ainsi les interprétations qui le rapprochent des défis du pouvoir mondain, qu'il s'agisse de défendre ou de conquérir les matrices du cléralisme. Pour les femmes chrétiennes, par conséquent, la possibilité de vivre le sacerdoce baptismal, qui définit "l'essentiel", est un sacerdoce "qui s'exerce dans le réalisme incarné de la vie quotidienne, où il s'agit de servir la chair de l'autre, à l'exemple du Christ" et "c'est aussi un témoignage pour tous où dans l'église, il n'y a pas d'autre ministère que le service, et où chaque ministère n'est qu'une organisation pour le service".

Pelletier est en effet convaincue que seule une nouvelle ecclésiologie qui adopte un centre de gravité baptismal et non plus cléral, peut offrir un véritable antidote au cléralisme. Et elle a

même le courage d'écrire que le cléralisme actuel présente des points de contact avec l'affirmation faite par des groupes de femmes en vue d'accéder au sacerdoce ordonné.

Cette réflexion et d'autres sont des idées créatives qui conduisent à repenser la question des femmes d'une manière différente, et cela "peut avoir des répercussions importantes et positives sur la manière de considérer le corps ecclésial dans son ensemble". Parce que, à l'origine des réflexions de Pelletier, se pose une question essentielle: "Quelle contribution spécifique les femmes apportent-elles à la prise de conscience que l'Église doit avoir d'elle-même?".

C'est précisément pour cette raison que l'église doit écouter les femmes, pas simplement parce que c'est un acte de justice. Parce que les femmes vivent en réalité le visage du serviteur et de l'Église maternelle pauvre, le visage que les prêtres exaltent dans leurs discours mais vivent difficilement dans les faits.

Quando cambia la condizione delle donne cambia il mondo: così scrive Anne-Marie Pelletier nel piccolo ma denso libro *Una fede al femminile* (Bose, Qiqajon, 2018, pagine 96, euro 10) che raccoglie alcuni saggi da lei pubblicati sul tema donne e chiesa. Il suo sguardo sulla questione infatti è molto ampio, non si limita a denunciare l'evidente assenza delle donne nell'istituzione ai livelli consultivi e decisionali, ma ne approfondisce cause e conseguenze.



Fra le cause culturali ne denuncia una a cui raramente si porta attenzione: nella parola profetica troviamo un frequente ricorso alla metafora sponsale, che spiega ogni tipo di alleanza con l'esperienza della vita di coppia. Ma il parallelismo tra Dio e Israele e tra uomo e donna suggerisce un'affinità fra il maschile e Dio, confermando il primo nei privilegi di potere. Dall'altra parte, l'uso di metafore femminili per indicare il popolo favorisce il radicamento del femminile nel registro dell'umanità incline alla colpa, dal momento che le vengono attribuiti molti episodi di infedeltà. Anche la chiesa, quando si rivela peccatrice, viene presentata con due immagini legate al femminile, adultera e prostituta. In questo modo si diffonde sottilmente la convinzione che la donna sia debole, più facile da traviare, e che di conseguenza sia giusto non considerarla in grado di coprire ruoli autorevoli.

Questa opinione negativa coesiste inoltre con un uso ecclesiale di riconoscere grandi meriti all'eterno femminile, a cominciare dal "genio femminile", atteggiamento che allontana il vero riconoscimento delle concrete qualità delle donne.

Sul tema del sacerdozio, Pelletier da tempo sostiene che non bisogna cadere nella trappola ideologica di chiedere il sacerdozio femminile, come se fosse solo l'eguaglianza delle carriere a garantire l'eguaglianza fra i sessi, mentre la differenza fra donne e uomini non deve essere necessariamente pensata come differenza in senso gerarchico, anche se questo accade.

Per la studiosa francese il sacerdozio ordinato va infatti ripensato radicalmente attraverso una rivalutazione del sacerdozio battesimale, evitando così le interpretazioni che lo avvicinano alle sfide di potere mondane, vuoi da difendere vuoi da conquistare, matrici del clericalismo. Per le donne cristiane si apre quindi la possibilità di vivere il sacerdozio battesimale, che definisce «essenziale», un sacerdozio «che si esercita nel realismo incarnato del quotidiano, dove si tratta di servire la carne dell'altro, sull'esempio di Cristo» ed «è anche testimonianza per tutti che nella chiesa non vi è altro ministero che il servizio, e ogni ministero non è che un'organizzazione per il servizio».

Pelletier è infatti convinta che solo un'ecclesiologia nuova, che adotti un centro di gravità battesimale e non più clericale, possa offrire un vero antidoto ai clericalismi. E ha perfino il coraggio di scrivere che il clericalismo attuale presenta punti di contatto con la rivendicazione avanzata da gruppi di donne di accedere al sacerdozio ordinato.

Questo e altre riflessioni costituiscono spunti creativi, che spingono a ripensare la questione delle donne in modo diverso, e questo «può avere delle ricadute importanti e positive sul modo di considerare il corpo ecclesiale nel suo insieme». Perché, all'origine delle riflessioni di Pelletier, c'è una domanda essenziale: «Quale contributo specifico le donne offrono alla consapevolezza che la chiesa deve avere di se stessa?».

Proprio per questo la chiesa deve ascoltare le donne, non semplicemente per il fatto che si tratta di un atto di giustizia. Perché le donne vivono nella realtà il volto della chiesa serva e povera, materna, il volto che i sacerdoti esaltano nei loro discorsi ma difficilmente vivono nei fatti.

di Lucetta Scaraffia
